

Édition spéciale

La flûte

VOLUME 66, N° 1, Février 2010

FRATERNITÉ DES POLICIERS ET POLICIÈRES DE MONTRÉAL

Séisme en Haïti

Nos policiers racontent

UNITED NATIONS STABILIZATION
MISSION IN HAITI
MINUSTAH POLICE
HEADQUARTERS



Fraternité des
policiers et policières
de Montréal

60
ANS DE FRATERNITÉ
1950-2010

Problème personnel ?
Problème familial ?
Problème professionnel ?

Parlez-en !



Laissez vos coordonnées, un collègue vous rappellera
aussi rapidement que discrètement.



POLICIER-RESSOURCE
280-BLEU

« La Fraternité a pour objet l'étude, la défense et le développement des intérêts économiques, sociaux et moraux de ses membres. »

Article 2.01, Statuts et règlements de la FPPM



Président
Yves Francoeur

Vice-président exécutif
Pierre-David Tremblay

Vice-président au Secrétariat et à la trésorerie
Denis Monet

Vice-président aux Relations de travail
Martin Roy

Vice-président à la Prévention et aux relations avec les membres
Robert Boulé

Vice-président à la Recherche et aux communications
Mario Lanoie

Laflûte

Éditeur
Mario Lanoie

Coordonnateur et corédacteur
Martin Desrochers

Collaborateur
Guillaume Jousset

Révision
Danielle Lanthier

Photographies
Claude Cuillerier

Conception graphique
Quatre-Quarts

Imprimerie
Imprimerie R.M. Hébert inc.

La revue « La Flûte » est publiée trois (3) fois par année par la Fraternité des policiers et policières de Montréal inc.
(tirage : 8700 exemplaires)

480, rue Gilford, bureau 300
Montréal (Québec) H2J 1N3
Téléphone : 514 527-4161
Télécopieur : 514 527-7830
www.fppm.qc.ca

« Tous droits réservés. La reproduction totale ou partielle d'articles, clichés, dessins, annonces ou toute autre matière apparaissant dans cette revue est strictement interdite sans l'autorisation expresse de la Fraternité des policiers et policières de Montréal inc. ».



Dépôt légal :
Bibliothèque nationale
du Québec
ISSN 0703-4725

Numéro de convention
de Poste-publications :
40011308

Une tragédie marquante

Le 12 janvier dernier, 42 policiers de Montréal se sont retrouvés au cœur d'un drame d'une ampleur inédite. Sans l'ombre d'un doute, le séisme qui a brisé Port-au-Prince et ses environs marquera à jamais leur mémoire et celle du peuple haïtien. *La Flûte* vous offre ce numéro spécial en hommage aux policiers de Montréal qui sont aussi des *policiers du monde*. Pour le meilleur et pour le pire.

La rédaction

- 2 Paroles de Président
- 4 In memoriam
- 6 Une journée en enfer
- 14 Haïtien d'origine, Québécois d'adoption, policier de cœur
- 16 Mission humanitaire à Montréal



Policiers de Montréal...



Les effets du séisme en Haïti nous ont tous profondément touchés.

D'abord comme êtres humains consternés par tant de morts, de souffrance et de destruction. Ensuite comme policiers et intervenants de première ligne imaginant ce qu'œuvrer dans ce chaos sans précédent a pu représenter. Car si nous savions qu'être policier à Montréal n'était pas de tout repos... nous avons pu réaliser que travailler comme policier montréalais en Haïti en de telles circonstances était une épreuve majeure.

Oui, nous avons de l'expérience : certains d'entre nous participent à des missions de maintien de la paix depuis 1995 et la première mission a justement eu lieu en Haïti. Oui, plus de 350 policiers et policières de Montréal se sont investis dans cette expérience hors du commun : Bosnie, Kosovo, Afghanistan, Sierra Leone, Timor oriental, Côte d'Ivoire, Jordanie, Guatemala et Rwanda. Tous ces territoires ont bénéficié ou bénéficient de notre implication. Mais il demeure qu'on ne peut jamais être prêt pour une catastrophe d'une telle ampleur, quelles que soient nos expériences et la formation dont on a pu bénéficier.

C'est pourquoi devant l'aspect inédit de la tournure de cette mission, nous avons voulu mettre en lumière le travail et la vision de nos membres. Des policiers de Montréal étaient sur place au moment du séisme. D'autres ont agi ici auprès de la communauté haïtienne et enfin, certains ont personnellement été touchés par le biais de leur famille.

et policiers du monde

Ce numéro spécial de la Flûte se veut un moyen de partager les expériences de confrères et de consœurs tout en diffusant des angles neufs sur les policiers montréalais. Il s'appuie sur deux mots que nous connaissons bien : solidarité et fraternité. Des mots que des événements aussi tragiques nous donnent l'occasion de revisiter. Solidarité et frater-

nité envers nos confrères et consœurs qui ont été, qui sont ou qui se rendront en devoir sur place, envers nos confrères et consœurs d'origine haïtienne vivant souvent une période difficile, envers les montréalais d'origine haïtienne et enfin, envers les populations sinistrées.

En outre, ce numéro représente une occasion de rappeler que des res-

sources sont à notre disposition pour nous aider à traverser des épreuves professionnelles ou personnelles. Le conseil de direction de la Fraternité vous encourage d'ailleurs à ne jamais hésiter à y faire appel. Le Programme d'aide aux policiers et policières (PAPP) peut vous être utile à tout moment.

J'en profite pour vous souligner que vous pouvez faire parvenir vos dons pour Haïti au Fonds humanitaire de la Fraternité. Des reçus vous seront émis aux fins d'impôts pour chaque don de vingt-cinq dollars et plus. L'intégralité de vos dons sera versée à la Croix-Rouge. 🌐



YVES FRANCOEUR
PRÉSIDENT



In Memoriam

Surintendant principal D. E. (Doug) Coates



Le Surintendant principal Douglas Coates s'est joint à la GRC le 15 septembre 1978.

Il a passé les 10 premières années de sa carrière à servir au sein de communautés rurales et autochtones de la Division K (Alberta), à faire de la patrouille aux services généraux et à enquêter sur des crimes graves, y compris dans le cadre de plusieurs opérations antidrogue de longue haleine. Il s'est ensuite spécialisé dans les opérations de recherche et de sauvetage en montagne et dans la composition de portraits-robots.

Son cheminement professionnel l'a également amené à la Division A (Ottawa), où il a fait partie du Groupe spécial des interventions d'urgence (GSIU) et du Groupe tactique d'intervention (GTI). Il a par ailleurs dirigé une équipe d'enquêteurs

en matière de douanes et d'accise et, plus tard, le Groupe des produits de la criminalité du Québec.

Il a participé à sa première mission des Nations Unies en Haïti en 1993, mais le contingent a dû être évacué pour des raisons de sécurité. Il y est retourné une deuxième fois l'année suivante, affectation au cours de laquelle il a notamment ouvert cinq postes de police dans la région de Grand'Anse, rétablissant ainsi des services de police à l'intention des quelque 800 000 résidents du secteur.

Ce fut le début d'une brillante carrière dans le domaine des missions de paix et des services de police internationaux. En 1996, le surintendant principal Coates a assumé la gestion des déploiements de policiers canadiens pour le compte de la GRC, rôle qu'il a rempli pendant trois ans. Il a par la suite accepté des affectations au Centre Pearson pour le maintien de la paix, à Ottawa, de même qu'au sein de la police fédérale d'Australie.

Il est revenu pour prendre les rênes de la Sous-direction des missions de paix internationales en 2007. Dans ce poste, il a établi des partenariats avec des services de police aux quatre coins du Canada, ce qui a permis à la GRC de répondre à la demande internationale croissante en expertise policière canadienne et d'affecter

des agents à des missions un peu partout dans le monde.

En juin 2009, le surintendant principal Coates est retourné encore une fois en Haïti, où il a occupé le poste de commissaire par intérim des opérations de la Mission des Nations Unies pour la stabilisation en Haïti (MINUSTAH).

Il est récipiendaire de la Médaille canadienne du maintien de la paix, de la Médaille commémorative du jubilé de la reine, de la Médaille de la police pour services distingués et de l'agrafe d'argent décernée par la GRC en reconnaissance de 30 ans de service. En 1995, il a aussi reçu une médaille pour sa participation à la mission des Nations Unies en Haïti.

Le surintendant principal Coates détient une maîtrise ès arts en gestion et politique, ainsi qu'un baccalauréat en sciences sociales avec spécialisation en criminologie. Il se passionne pour l'alpinisme, le ski de compétition et l'apprentissage. Lui et sa femme Lise ont trois enfants : Julie, Mathieu et Luc.

La biographie de Doug se termine de la même manière qu'il concluait si souvent ses réunions et sa correspondance – « Ensemble, au service de la paix. »

* Source : site Internet de la GRC

Sergent Mark Gallagher



Le sergent Gallagher est devenu membre de la GRC le 18 janvier 1998 après avoir travaillé pendant 14 ans au service de police de Moncton, au Nouveau-Brunswick (28 août 1985).

À titre de membre de la GRC, le sergent Gallagher a passé huit ans au Nouveau-Brunswick à différents postes, y compris à des fonctions de police générale, de police communautaire et d'assistance aux victimes. Mark a été promu caporal en 2004 lorsqu'il travaillait à Jacquet River, au Nouveau-Brunswick.

En 2002, le sergent Gallagher a reçu la Médaille commémorative du jubilé de la reine. On lui a également remis la Médaille de la police pour services distingués.

En 2007, Mark a été promu sergent et il est devenu agent des relations avec les médias pour la province de la Nouvelle-Écosse. C'est à ce poste qu'il a tissé des liens étroits avec les journalistes, les membres de la collectivité et les partenaires policiers. Il était responsable de transmettre les messages de la GRC dans toute la province et de véhiculer une image positive de la GRC, et il remplissait son rôle avec fierté. On a souvent souligné sa personnalité agréable et son grand sourire ainsi que sa capacité à communiquer au public même les plus tragiques des incidents.

Le 7 juillet 2009, Mark a été déployé en Haïti pour une période de neuf mois afin de participer à une mission de maintien de la paix de l'ONU. Il était entre autres responsable de la coordination de projets. Mark était toujours prêt à donner un coup de main lorsque l'occasion se présentait d'aider ceux qui en avaient besoin et d'être au service de la collectivité. Son amour pour la langue française faisait de lui la personne idéale pour une mission en Haïti.

Mark était un amateur de navigation de plaisance. Il aimait passer du temps en bateau avec sa famille et ses amis. 🌊

* Source : site Internet de la GRC



Une journée

en enfer

Quarante-deux policiers de Montréal étaient en mission pour l'ONU en Haïti lorsque la terre a tremblé. Pendant que le monde entier avait les yeux braqués sur l'île, nos policiers ont vécu le drame de l'intérieur. Deux d'entre eux, Claude Cuillerier, superviseur de quartier au PDQ 27 et Julie Dupré, instructeur de tir au centre opérationnel Ouest ont accepté de témoigner pour rendre hommage à tous ceux qui ont été affectés par le drame.



La mission s'annonçait bien. Claude Cuillier et Julie Dupré n'arrivaient pas en terre inconnue : tous deux avaient connu Haïti au cours d'une première mission en tant qu'UNPOL (United Nations Police) de novembre 2006 à août 2007, aux Cayes, dans le Sud de l'île. «J'y suis allée comme conseillère technique pour aider à la formation des policiers locaux. Une belle expérience», se rappelle Julie, enchantée d'avoir découvert cette culture et des nombreuses rencontres faites sur le terrain. «Les missions extérieures, c'est vraiment spécial, ça crée des liens forts. Je voulais revivre ça et mieux connaître Port-au-Prince». De son côté, Claude Cuillier partait avec une idée en tête : en faire plus qu'à sa dernière mission. «J'y étais allé comme conseiller technique, chargé des enquêtes puis des opérations. Ça s'était bien déroulé mais l'adaptation avait été longue. En fait, j'étais parti d'Haïti avec un goût d'inachevé. Et quand tu quittes ce pays, tu y laisses une partie de toi. J'étais parti la retrouver».

Tous deux arrivent en avril 2009, pleins d'espoir, conscients des dangers, loin d'imaginer le pire. «Avec quelques collègues, nous avons évoqué la possibilité d'un tremblement de terre à notre arrivée et l'enfer que ce serait. Ça nous est vite sorti de la tête», explique Julie qui, après deux mois au sein de la *section*



formation, devient officier exécutif auprès de Douglas Coates, Surintendant principal (GRC) pour la direction des opérations. Quant à Claude, après quelques mois dans l'équipe assurant la liaison entre la MINUSTAH* et le siège social de l'ONU à New-York, il débutait aux Affaires internes. Un emploi du temps bien chargé pour tous les deux jusqu'au jour fatidique, une semaine avant la fin de leur mission et leur retour à la maison.

Une minute puis le chaos

«Ce jour-là, je travaillais sur un dossier à mon bureau, situé au deuxième étage de la Villa Privée à Port-au-Prince. Aux Affaires internes, tu ne pars pas avant les autres, cela ne se fait pas», rigole Claude. Il est 16 h 53 lorsque la terre se met à trembler, il se jette sous le cadre de la porte pour se sécuriser. «Un bang incroyable a alors retenti. Le premier étage en dessous de nous n'existait plus. Notre étage l'a littéralement écrasé, emprisonnant plusieurs confrères sous les décombres. Ça, je ne l'ai découvert qu'en sortant par l'escalier de secours, désormais au niveau du sol. Un nuage de plâtre avait envahi le bâtiment.

On voyait rien mais j'entendais des cris partout». Au même moment, Julie est en voiture sur la route qui relie l'aéroport au Log Base. «Je suis partie du Christopher, le QG, pour aller chercher Francis Peeters, un collègue français à l'aéroport. Ça m'ennuyait car je manquais de temps et j'avais un rendez-vous à 16 h 30 au bureau au troisième étage du Christopher. J'ai demandé à trois personnes d'aller le chercher, sans succès». Heureusement pour elle car cette partie de l'immeuble s'est effondrée à la première secousse. L'avion ayant plus de 2 heures de retard, elle est repartie pour casser la croûte au Log Base, tout proche. «Ça a commencé à brasser. Tout d'abord, j'ai cru que quelqu'un avait heurté mon véhicule. Puis j'ai vu les poteaux en ciment qui ondulaient sur le bord de la rue, le muret qui délimitait l'aéroport a commencé à tomber. Les secousses ont duré une minute. Les gens s'enfuyaient de leurs véhicules. De là où j'étais, je ne voyais pas le Christopher, situé dans la ville haute». Ce n'est qu'à son arrivée au Log Base que Julie apprend de ses collègues que leur QG, l'Hôtel Christopher, se serait effondré...

*Mission des Nations Unies pour la Stabilisation en Haïti



Rapatriement de ressortissants canadiens à bord d'un avion militaire

Des sinistrés à l'aide d'autres sinistrés

Le premier choc passé, Claude fait face au chaos. «On n'était en sécurité nulle part et les secousses suivantes nous le rappelaient sans cesse. Avec des collègues, nous avons sorti six personnes prises au piège des restes du bâtiment. Pendant plus de deux heures, nous nous sommes relayés pour casser le béton avec un cric

et un bout de rampe de métal... Pendant qu'il essaie d'aider les gens à s'extraire des décombres et leur parle en créole pour les rassurer, les blocs de béton instables se détachent tout autour et la peur s'installe. «On ne laisse pas du monde derrière dans notre métier», explique-t-il, mais sa conviction fait vite place au désarroi. «Nous n'étions ni équipés, ni des experts. Au mieux des sinistrés tentant d'aider

d'autres sinistrés. Le ciment pliait sous mes pieds par endroits, j'ai décidé d'arrêter avant d'y rester». Entouré des cris de blessés qui percent dans la nuit, il part vers le «Parking 8» où étaient regroupés les employés de la MINUSTAH et des blessés, à 300 mètres de là. «Les réflexes sont revenus et j'ai fait sécuriser les portes par des équipes d'UNPOL». Dans la panique, un Haïtien lui arrache sa chemise en

l'agrippant. «J'avais peur de l'émeute. Et les mauvaises nouvelles ont commencé à arriver : pas de téléphone, des secousses qui continuaient et des gens manquant à l'appel».

Pendant ce temps, Julie a réussi à rallier l'Hôtel Christopher au terme d'un trajet de 2 h 30 au volant de son véhicule contre 30 minutes en plein trafic les jours normaux. «M. Coates, mon patron, était là-dedans, c'était donc la priorité de se rendre sur place pour apporter mon secours». Sur le chemin, elle embarque un policier haïtien blessé à la tête. «On roule alors en pleine nuit. Partout les gens nous demandent de l'aide mais nous n'avions rien pour les assister. La frustration d'être impuissante est à son comble». Elle finit par rejoindre le Christopher, après 15 minutes de marche entre les débris et les véhicules encombrant la route. «Tout était écrasé, on avait un peu d'espoir que les gens soient encore vivants dans les espaces qui demeuraient entre les étages. On estimait entre 50 et 100 le nombre de personnes dans l'immeuble et, compte tenu de l'emplacement de la salle de réunion où il se trouvait, j'avais peu d'espoir pour mon patron». Sans équipement, hagarde devant ce qui fût leur quartier général, elle rejoint le contingent canadien, encore secouée par les répliques du séisme. Réquisitionnée par le colonel Rathouin, l'assistant de M. Coates, Julie commence alors une inter-

minable nuit, au cœur des opérations, pour tenir le journal de bord des événements jusqu'au lendemain après-midi.

Le temps du bilan

La maison de Claude n'a presque pas été touchée mais c'est loin d'être une garantie suffisante pour trouver le sommeil. «Mon colocataire et moi avons dormi au premier plancher, près des sorties de crainte d'une autre secousse. À certains moments, je crois que ça bouge mais pas mon collègue et inversement. On ne savait plus quoi croire». Une bonne nuit de sommeil de trois heures, hantée de questions et d'images, de culpabilité et d'inquiétude. Même type de nuit, au plus près du sol à la Maison canadienne pour Julie dont le domicile, DELMAS 48, qu'elle partageait avec Mark Gallagher, sergent de la GRC, a été complètement détruit. Sa seule satisfaction a été de réussir à joindre son compagnon par téléphone pour le rassurer le temps d'une minute.

Quelques heures plus tard, elle forme les équipes de patrouille pour aller localiser et récupérer les collègues éparpillés dans les maisons de Port-au-Prince. Claude fait partie de l'expédition. «Lorsque le soleil se lève sur Port-au-Prince, ce n'est qu'un spectacle de désolation qui s'étend sous nos yeux». Tout comme lorsqu'il arrive à la demeure de Mark Gallagher, totalement détruite. «Lorsque j'ai enfin pu parler à ma famille, ce jeudi, c'était clair

que j'allais revenir chez moi dès que j'en aurais l'occasion. Le climat commençait à se détériorer et je ne me sentais plus à ma place dans ce que je sentais devenir une situation militaire», affirme Claude qui a passé les deux jours suivants à surveiller le domicile de Mark jusqu'à ce qu'une équipe de secouristes extirpe son corps des décombres. «J'avais fait mon choix et j'ai saisi l'occasion de rentrer dès qu'on me l'a proposé, 5 jours après le séisme». De son côté, Julie a sans cesse tenté de joindre Douglas Coates par téléphone, espérant qu'il soit en vie sous les décombres du Christopher. «Ça a pris trois jours pour que les secours commencent à chercher dans les décombres. Après 40 heures de fouilles, nous avons sorti plusieurs corps des décombres dont ceux de nombreuses connaissances. Le lendemain, à 11 h 10, j'ai reconnu le corps de M. Coates dans les décombres». Sa mission était enfin terminée. «C'était mon patron. Ma mission, c'était de le ramener à sa famille.»

Retour au pays

Les 18 et 19 janvier marquent la fin des calvaires respectifs de Claude et Julie. «Quand l'avion décolle, le soulagement est très intense, même si nous sommes à même le sol avec des gens malades», explique Claude qui, quelques minutes avant le départ, faisait son travail en fouillant les passagers qui montaient dans



l'avion. Quatre heures de vol, assis par terre dans un avion militaire. Un vrai retour en première classe avant de retrouver les siens. Julie voulait rester, « au moins pour voir le corps de M. Coates partir d'Haïti mais l'avion qui le transportait était trop petit pour m'accueillir ». Il en a été décidé autrement et elle a embarqué à bord d'un Airbus 320, direction Montréal. « Avant de partir, j'ai eu le temps de récupérer une petite vidéo réalisée lors de la soirée de

charité et de don de sang organisée par la FPU Indienne la veille du tremblement de terre ». Un élément pour remplir la dernière mission qu'elle s'est assignée : donner un dernier témoignage à la famille de Douglas Coates, qu'il n'avait pas vue depuis le 27 octobre, date de ses dernières vacances. Le retour au quotidien n'a rien de facile pour tous les deux, même s'ils ne s'en plaignent pas. Le soutien de leurs proches, de leurs collègues,

l'accueil à leur arrivée, tout cela contribue à panser leurs plaies pour reprendre leur mission d'agents dans les meilleures conditions. Si pour l'instant, Haïti est loin derrière eux, Julie et Claude sont unanimes : ils espèrent que cet événement, aussi tragique soit-il, ne découragera pas les policiers d'aller en mission à Haïti. « Plus que jamais on aura besoin d'eux là-bas pour reconstruire le pays ». 🌐

Le choc après

Entrevue avec le D^r Normand Martin, Ph.D

Même bien entraînés, nos membres n'échappent pas aux impacts laissés par les événements auxquels ils sont confrontés. Et rien n'est plus traumatisant qu'un tremblement de terre.

Les policiers sont appelés à travailler dans des situations à haut risque mais ils sont avant tout des êtres humains comme les autres. Ils ne sont pas immunisés face aux drames vécus dans l'exercice de leur fonction, ni aux souffrances qu'ils pourraient entraîner. «L'État de stress post-traumatique (ESPT) est un ensemble de réactions qui peuvent se développer chez une personne qui a été confrontée à un événement au cours duquel son intégrité physique a été menacée et qui a suscité une peur intense, un sentiment d'impuissance ou d'horreur», explique le D^r Normand Martin, psychologue responsable du Programme d'aide aux policiers et policières (PAPP). «Ce n'est ni une blessure imaginaire et encore moins une marque d'un caractère faible». En fait, c'est une réaction normale face à une situation anormale». Selon ce spécialiste, c'est un processus de défense naturelle qui vise à «digérer» certaines images ou certaines situations particulièrement traumatisantes. On ne parle de ESPT que lorsque la perturbation persiste plus d'un mois et qu'elle altère le comportement social ou professionnel de la personne. Avant un mois on considère que c'est un état de stress aigu.

Repérer pour dédramatiser

Il est très important que les membres comprennent bien ce qui peut leur arriver. C'est essentiel pour se rassurer et éviter de se culpabiliser. Une personne qui développe un ESPT présentera trois types de symptômes :

- Le syndrome de la vidéo : la personne est littéralement envahie par des images très précises du drame, en pensées ou en cauchemars. C'est une forme d'intrusion, car ces images et *flashbacks* pénètrent dans l'esprit de la personne sans qu'elle puisse les contrôler.
- L'évitement : elle cherche à esquiver tout ce qui pourrait lui rappeler de près ou de loin le traumatisme. Cet état peut s'accompagner d'une forme de détachement affectif, voire d'un désintéret passager pour ce qui l'entoure.
- Un état d'hypervigilance : malgré l'absence de danger imminent, la personne est sur le qui-vive, elle réagit par sursauts aux stimuli qui l'entourent et manifeste de l'irritabilité.

En général, chez la majorité des individus, ces réactions vont rentrer dans l'ordre après quelques semaines, mais parfois elles continuent de se manifester et de s'aggraver, voire même évoluer jusqu'à un état dépressif. Dans tous les cas, il ne

le choc

faut pas hésiter à aller consulter un spécialiste. «Plus un membre demande de l'aide tôt, meilleures sont ses chances de s'en remettre», insiste le D^r Martin.

Policiers mieux outillés ?

En raison de la nature de leur travail, les policiers font partie des groupes les plus exposés à des événements ayant un potentiel traumatique. Pourtant, le taux d'apparition d'ESPT chez eux est le même que celui de la population normale. «La notion de danger fait partie de leur quotidien, de leur formation et de leur culture. Ils développent des habiletés à gérer ce type de situations bien supérieures à la population en général, tout comme quelqu'un qui fait du jogging tous les jours est plus endurant», affirme le D^r Martin. Cela ne veut pas dire qu'ils sont à l'abri, loin de là. «Même le policier le plus entraîné ne peut savoir comment il va vivre l'événement majeur, notamment en raison de la composante affective qui entre en jeu à ce moment».

Un vrai séisme

«Un tremblement de terre, c'est très différent des actes posés par des individus, ce à quoi sont habitués les membres», affirme le D^r Martin. C'est donc tout à fait normal que leur sentiment de sécurité ait été particulièrement ébranlé par le séisme d'Haïti. «L'un des éléments aggravants avec les

séismes, ce sont les répliques qui viennent affecter des personnes déjà ébranlées et particulièrement sensibles à ce moment. Au moins avec un drame comme un incendie, quand c'est fini, c'est fini». D'autant plus qu'à leur détresse face à ce type d'événement vient s'ajouter le fait que les policiers sont dans ce métier pour faire la différence. C'est très dur pour eux de se sentir impuissants, sans même parler de

leur deuil face à la disparition de leurs collègues et des gens avec lesquels ils ont tissé des liens lors de leur mission. Heureusement, les policiers peuvent compter sur leur famille et la fraternité entre collègues. «Les témoignages d'affection, l'accueil à leur retour, la possibilité de parler de ce qu'ils ont vécu, tout cela contribue à les aider à guérir le traumatisme», assure le D^r Martin. 🌐

La consultation au PAPP : un outil anti-ESPT

Depuis 20 ans, le Programme d'Aide aux Policiers et Policières (PAPP) aide les membres à surmonter leurs problèmes psychologiques en toute confidentialité. «Nous ne faisons pas la distinction entre les problèmes personnels et professionnels», assure le D^r Martin. «Ce qui nous importe avant tout c'est la personne qui a le problème». Toute une équipe de psychologues qui pensent comme lui sont là pour vous aider.

De 9 h à 17 h en semaine vous pouvez contacter :

D^r Normand Martin, Ph.D. : 514 280-3214

Pierre Fortin, M.Ps. : 514 280-2112

D^{re} Line Vaillancourt, Ph.D. : 514 280-3011

Louis-François Fortin, M.Ps. : 514 280-2743

Richard Asselin, M.Ps. : 514 280-4158, poste 2

Mariko Chartier-Otis, M.Ps. : 514 280-4158, poste 1

En cas d'urgence, un psychologue est toujours disponible au 514 304-8960

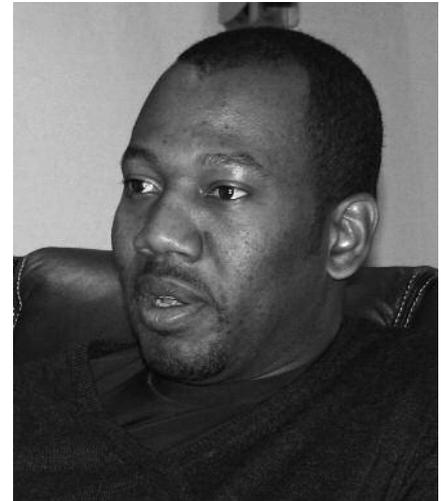
Haïtien d'origine, Québécois d'adoption,

**Particulièrement touchés
par la catastrophe, les
144 membres d'origine
haïtienne souffrent pour
la terre de leurs ancêtres.**

Famille sur place ou non, il n'y a pas d'échelle dans la douleur pour ces policiers, condamnés à voir l'horreur par écran interposé, soutenus par leurs collègues et leurs familles. Parmi eux, Evens Guercy, agent au PDQ 30, refuse l'impuissance et le désespoir pour se tourner vers l'avenir. Il revient d'Haïti pour mieux y retourner. Témoignage.

Comment l'as-tu appris?

Je terminais mon quart de travail lorsque j'ai reçu le texto d'un ami. J'ai fini mon service. Ce n'est que le soir lorsque j'ai su que l'amplitude était de 7,0 sur l'échelle de Richter que j'ai réalisé. Je connais bien Haïti pour m'y rendre tous les ans afin de retrouver ma famille, notamment mes deux sœurs, ma mère, toutes résidentes à Port-au-Prince. Connaissant l'état des constructions, la façon dont les taudis sont enchevêtrés, je n'avais pas besoin d'images pour m'imaginer le pire. Immédiatement, j'ai tenté de les appeler, sans succès. De 17 h 15 à minuit, je n'ai fait que cela en regardant la télévision. À ce moment là, il était clair que j'allais aider Haïti, que les nouvelles de mes proches



soient bonnes ou mauvaises. Il m'a fallu 48 heures avant de leur parler. Tout le monde était en vie.

T'es-tu arrêté de vivre?

Non, je n'allais pas m'apitoyer sur mon sort. Je me considère comme quelqu'un de choyé : la Fraternité, les collègues, les amis m'ont appelé, écrit, réconforté. Beaucoup de gens de la communauté haïtienne de Montréal n'ont pas eu cette chance, c'était de mon devoir de les supporter. C'est drôle car lorsque j'ai reçu le

policier de cœur

premier coup de fil de ma sœur, j'étais à la Perle Retrouvée. Et c'est une vieille dame, sans nouvelles de sa famille, qui m'a pris dans ses bras quand j'ai crié de bonheur, de peur que je m'évanouisse. Comme beaucoup de collègues, j'y suis retourné en civil après le travail pendant toute la semaine.

Quand es-tu arrivé à Port-au-Prince ?

Le mercredi 20 janvier au matin. Par le passé, chaque fois que je suis allé à Haïti, il y avait un comité d'accueil à la descente de l'avion, avec chants folkloriques et ambiance festive. Cette fois, j'avais l'impression d'arriver dans un pays en guerre avec tous ces avions américains et ces soldats équipés de M16. C'est quand je suis sorti de l'aéroport que j'ai pu constater l'horreur. Bien pire que les images de la télévision où l'écran fait office de bouclier contre les émotions. Dans le visage, dans les yeux des gens que j'ai croisés, j'ai lu le désarroi, la détresse humaine, tellement palpable.

En quoi est-ce différent des nombreux drames vécus par Haïti ?

Les Haïtiens sont un peuple fort, toujours capable de reprendre le dessus. Ils gardent le moral même dans les pires périodes de leur histoire et Dieu sait s'ils en ont eues. Cette fois-ci, ils ne voient pas d'issue, pas d'espoir à court terme. C'est impensable qu'une personne qui a survécu à un tel tremblement de terre meure de faim et de soif.

As-tu accompli ce que tu aurais souhaité ?

Oh non. J'aurais voulu passer mes heures à soulever des pierres de mes mains ou donner de l'eau. J'ai parlé avec un jeune de 11 ans dont les parents sont morts. L'argent que je lui ai donné, ce n'est qu'un pansement à court terme. J'aurais tellement aimé faire plus. Quand tu es policier, tu ne peux pas te satisfaire d'être impuissant alors que des gens souffrent devant toi. Je serais resté si j'avais pu.

Que comptes-tu faire à présent ?

Je vais y retourner. J'aimerais pouvoir discuter avec les casques bleus et peut-être, mieux leur faire comprendre le désespoir des gens, même s'ils pillent le peu qu'ils trouvent. J'espère qu'ils appliquent ce que nous mettons en œuvre tous les jours en tant que policier, c'est à dire traiter les gens comme vous aimeriez qu'un policier traite votre propre famille. Je souhaite adopter un jeune Haïtien (Evens a déjà trois enfants) et payer ses frais de scolarité. Mais je ne veux pas l'arracher à Haïti. Il faut penser au long terme : la richesse d'un pays ce sont ses enfants. 🇸🇰

Mission humanitaire à Montréal

Les membres se sont mobilisés auprès de la communauté haïtienne

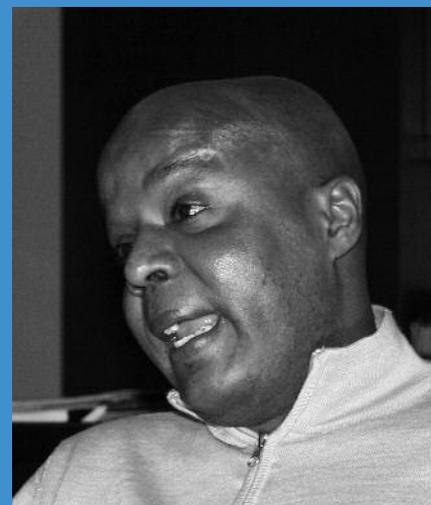
« Même si on n'y a pas de famille, tout Haïtien a été touché par le séisme en Haïti », assure Josaphat Jean-Baptiste, agent au PDQ 24. Comme beaucoup d'autres, Josaphat s'est porté au secours de la communauté haïtienne de Montréal rapidement après le drame. « Ma première réflexion a été de penser à nos confrères qui étaient en mission là-bas. Le but de leur mission était de former les policiers sur place, pas de faire de l'humanitaire pour lequel ils ne sont ni équipés, ni formés ».

Haïti à Montréal

Avec une quarantaine de collègues, ils ont apporté leur support moral sur le territoire de la ville de Montréal dans les centres communautaires où il y a une forte population d'origine haïtienne. « Il y a des liens tissés serrés entre la société haïtienne et la société québécoise. Cela s'est vu pendant les jours qui ont suivi le séisme », assure Josaphat pour qui c'était important d'être auprès des Québécois d'origine haïtienne. Comme la plupart des membres présents sur cette opération, il n'a pu s'empêcher d'en faire plus que de simplement assurer une présence réconfortante : « J'ai aidé des gens qui avaient des problèmes à remplir des papiers d'immigration, je leur ai montré comment utiliser un ordinateur. Nous leur avons aussi prodigué des conseils et des informations, notamment par rapport aux dons et la manière de les acheminer ».

Toujours s'améliorer

L'opération a été montée dans un laps de temps restreint, ce qui ne l'empêche pas de formuler une critique constructive. « Seuls les policiers d'origine haïtienne ont été appelés à participer. C'est dommage car de nombreux membres québécois pur laine ont manifesté leur envie d'aller témoigner leur soutien à la communauté haïtienne. C'est une occasion manquée de resserrer encore plus les liens. » Un avis que partage Evens Guercy : « Depuis que je suis policier, c'est mon collègue Charles Dubois qui m'a presque tout appris. Il travaille dans le secteur depuis 20 ans et personne n'est plus impliqué que lui dans les liens qui unissent le PDQ 30 et les organismes communautaires haïtiens. J'aurais aimé l'avoir à mes côtés pour les rencontrer. Et, je pense que lui aussi aurait aimé être là ». ●





Un message pour votre ami pharmacien...

De plus en plus, les bons pharmaciens acceptent de ne prendre leurs honoraires qu'une fois lorsque vous demandez vos médicaments pour plusieurs mois ! Ils contribuent ainsi à maintenir les coûts de votre assurance-médicaments au minimum.

Vérifiez ! Si les honoraires vous sont chargés trois fois pour un médicament que vous avez acheté pour trois mois, parlez-en à votre ami !

Une seule visite, une seule charge d'honoraires par médicament. C'est logique...

Économisez !

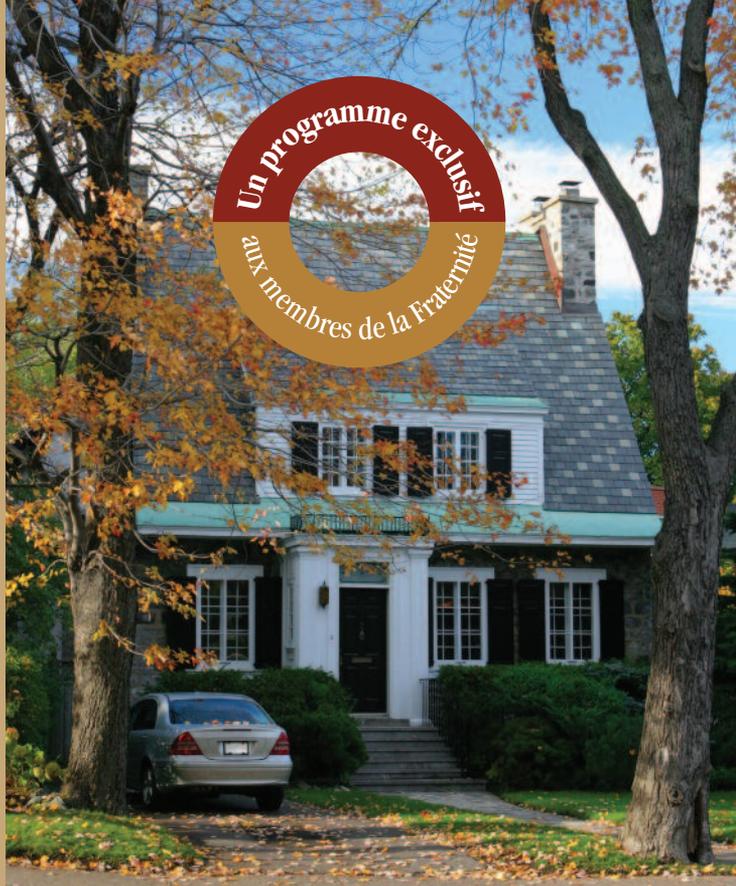
Achetez pour trois mois...

Vous n'avez plus qu'une seule franchise à payer lorsque vous achetez vos médicaments pour trois mois... Vous économisez ainsi 40 \$ par année pour un seul médicament, en plus de ne vous déplacer que quatre fois au lieu de 12...

Chez Beucage Mercedem nous vous offrons un programme d'assurance auto et habitation adapté à vos besoins.



BEUCAGE MERCEDEM
ASSURANCES



Vous possédez un commerce ?
Vous êtes propriétaire locatif ?

Nous vous accordons
automatiquement un rabais de

15%
sur le meilleur prix
obtenu auprès de la concurrence*.

POUR CONNAÎTRE LES AVANTAGES
DE VOTRE PROGRAMME
COMMUNIQUEZ AVEC NOUS
SANS OBLIGATION DE VOTRE PART

514 875-6600
1-800-643-1853
www.beucagemercedem.com

* Certaines restrictions peuvent s'appliquer.

Avec Beucage Mercedem, vous bénéficiez maintenant de rabais cumulatifs allant jusqu'à 40 % pour l'auto et 25 % pour l'habitation !